

UNE ENFANCE MALHEUREUSE DANS L'AFRIQUE TRADITIONNELLE

par

Yves MARGUERAT

Fonds Documentaire IRD

Cote : B* 22053 Ex : 7

Dans tous les discours officiels et dans tous les prêches moralisateurs que l'on entend en Afrique à propos de l'enfance souffrante, figure obligatoirement le thème de l'Age d'or perdu, cette Afrique traditionnelle où chaque enfant était bien à sa place et parfaitement heureux.

Pourtant, les analyses des anthropologues nous font souvent sentir combien les réalités étaient plus nuancées : dans le rapport de force entre familles qu'était l'alliance matrimoniale, l'enfant était un enjeu, voire une pomme de discorde, et son intérêt propre ne passait pas nécessairement au premier plan. En voici un exemple significatif, venu du Nigeria au tout début du XX^e siècle, dans une région alors encore épargnée par toute influence coloniale.

aucun droit légal sur ta femme ni sur ses enfants : ils appartiennent au clan de ta femme. Elle a pu t'avoir enfanté dix enfants, son père ou son frère viendra un jour et t'ôtera la femme et les enfants, sans que tu puisses élever de protestation. Mon père n'avait pas donné une femme en échange pour ma mère, et il en était de même pour mon oncle. Celui-ci était donc tout à fait content lorsque ma mère arriva, car il avait alors ce qui lui avait manqué : il la donna tout de suite au père de sa femme, et il mit ainsi fin à toute réclamation possible. Je restais donc seul chez mon oncle Mtsar ; je n'avais plus ni père ni mère

Alors commença pour moi une période malheureuse. Je ne devais pas dormir dans la case : on m'indiqua une case isolée, et je devais y coucher sur le sol nu, sans natte. Dès qu'il faisait jour, les femmes sortaient de la maison et me chassaient de la case. Je devais alors me tenir derrière la maison, là où étaient couchés les porcs. Si je venais au repas, on me donnait une poignée de nourriture dans la main¹, et on me renvoyait derrière la maison. J'allais au ruisseau pour boire. Un jour que je ne pouvais marcher et que je demandais de l'eau, on me donna à boire l'eau avec laquelle les gens s'étaient lavé les mains.

J'attrapai une maladie à la tête, mes cheveux devinrent rouges comme le feu². Je maigrissais et devenais laid à voir. Un jour, on avait cuit de la boisson dans la case qui était mon dortoir. Lorsque je voulus aller me coucher dans l'obscurité, je marchai sur les cendres, qui étaient encore rouges dessous, et je me brûlai le pied droit. J'ai crié, mais nul ne s'en est soucié. Quelques uns se sont réveillés, mais ils n'ont fait que rire de moi. La blessure me donna un abcès, mais nul ne le soigna. Moi-même, j'étais un petit garçon qui ne savais rien de la médecine. Les orteils de mon pied en sont tombés.

Plus tard, j'ai eu mal aux yeux ; nul ne s'en soucia non plus, tant et si bien que mon oeil droit fut perdu. Un jour, j'avais si faim que je pensai en mourir. On était en train de cuire le repas, mais on refusa de me donner quelque chose. Alors je partis dans la forêt, et je mangeai des racines et des plantes, bref ce que je trouvais. En ce faisant, j'ai avalé une plante que je ne

l'on jeta une médecine magique dans le pot de boisson- et te faire tellement enfler les jambes et le ventre que tu ne te relèveras plus." Alors mon père dit d'une voix faible : "J'irai demain, dès demain."

Lui et son frère sont donc arrivés à cheval au village, et sont descendus chez le chef, [...] qui fit appeler mon oncle Mtsar. [...] Celui-ci opposa : "Je ne donnerai Akiga que si l'on m'amène Kasserdouwé." Mon père proposa : "Donne-le toujours ; je t'amènerai ensuite ma fille." - "Je ne m'y fie pas : je sais bien que si je viens chez toi pour chercher ta fille, tu me chercheras querelle et que tu me renverras à vide." Le chef est intervenu : "En voilà assez. Donne-lui Akiga !" [...] Lorsque mon père me vit, ses yeux se remplirent de larmes et il dit : "Est-ce là mon fils Akiga ?" [...] Il fit préparer une poule [...] et nous mangeâmes ensemble. Les femmes et les enfants se tenaient tout étonnés autour de nous : "Voilà un véritable père : il laisse Akiga manger la bouillie, et même la viande, au même plat que les hommes !"

Mon père était pressé ; il me mit devant lui sur son cheval et nous partîmes le jour même. Les enfants couraient derrière nous et criaient "Akiga est devenu roi aujourd'hui !" Nous sommes arrivés à la maison au crépuscule. Les gens se tenaient tout autour et exprimaient leur étonnement : "C'est ça, Akiga ?" Voilà comment je suis revenu à la maison paternelle.

Mais la coupe d'amertume n'était pas tout à fait vidée. Les femmes de mon père ne m'aimaient pas. Si l'un de leurs enfants faisait quelque chose de mal, je devais être le coupable. Si mon père s'en prenait à elles, je ne recevais rien à manger ce jour-là. Il y eu souvent des luttes à coups de bâton entre nous, les enfants. [...] Je ne me plaisais plus avec les enfants, et je ne leur plaisais pas. Je m'attachai à mon père, et il ne fallut pas longtemps pour que nous fussions devenus inséparables." [...]

Si l'amour de son père a finalement sauvé le jeune garçon, sa soeur aînée continue à être l'objet passif d'un marchandage serré :

"Un jour, voilà qu'arriva mon oncle Mtsar pour chercher ma soeur Kasserdouwé, ainsi qu'il avait été arrangé. Mon père ne voulut pas en entendre parler : "Si tu te mets à crier, je te donnerai des coups de bâton." Alors Mtsar porta plainte auprès de notre doyen. Celui-ci signifia à mon père : "Tu es tenu, d'après la loi de notre pays, de donner ta fille à Mtsar, car tu ne lui as pas donné ta soeur en échange pour la mère de ta fille. Donne-lui donc

le firent, mais dès que Yangué eut quitté la maison, il déchira le vêtement qu'il avait reçu de mon père : il ne voulait plus avoir rien à faire avec lui ni avec son vêtement..."

Lorsqu'il eut 13 ans, Akiga entra au service du premier missionnaire de la région, à la demande expresse de celui-ci, qui s'était lié d'amitié avec le père de l'enfant. Cela ne se passa pas sans de vives réticences initiales de la part du père, ce qui nous vaut une petite leçon de pédagogie traditionnelle : *"Nous, Tiv, nous ne sommes pas des valets, mais des hommes libres. Nous ne serons jamais disposés à vous servir volontairement. Dois-je donner le fils que j'aime au Blanc pour qu'il le serve et lui fasse sa cuisine comme une femme ?"* Finalement, il céda à l'insistance du missionnaire : *"J'ajoute deux conditions : je veux qu'Akiga dorme à la maison, et qu'il soit libre au temps où l'herbe germe, afin de pouvoir houer les patates avec ses frères et soeurs. Quand ce travail sera fini, il pourra te revenir. En effet, nous, Tiv, nous voyons dans l'agriculture notre meilleur héritage. Si Akiga ne s'habitue pas jeune à houer, il sera un vaurien lorsqu'il sera grand."* A cela le Blanc répondit : *"Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis. Moi non plus, je ne veux pas qu'Akiga devienne un paresseux. Il a maintenant deux parents, toi et moi. Je ne veux que lui enseigner ce qui est bon et utile, ce qui aura de la valeur pour toi et pour tout le pays tiv."*

Akiga ira à l'école missionnaire et, devenu fervent chrétien, il sera l'un des tout premiers évangélistes et instituteurs de son peuple, un père de famille comblé et attentionné. Mais dans son récit, à la différence des autres autobiographies du recueil, il traite tout cela en quelques pages, voire en quelques lignes. Il n'est pas étonnant que, dans ses souvenirs, la première place revienne à cette enfance malheureuse qu'il avait vécu.